

**Vivre aux aguets :
les stratégies sémiotiques de la clandestinité**

Juan ALONSO ALDAMA



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial

sous la direction de
Alessandro Zinna

Editeur: CAMS/O

Direction: Alessandro Zinna

Mise en page et relectures: Christophe Paszkiewicz

Collection Actes : Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial.

1^{re} édition électronique: novembre 2021

ISBN 979-10-96436-05-7

Résumé. À partir de la distinction entre *milieu* et *environnement* faite par Uexküll, j'analyse le monde perceptif de diverses figures de la clandestinité. Le mode de vie des clandestins, toujours « aux aguets », les oblige à être à l'affut de la moindre saillance perceptive, laquelle peut devenir à tout moment sémiotiquement déterminante pour leur survie. En m'appuyant sur des cas historiques et d'autres tirés de la fiction, j'explore l'univers sémio-perceptif de ces sujets, concernant principalement les dimensions spatiale et temporelle et leur régime énonciatif particulier. J'analyse également la compétence sensible de ce type de sujets, compétence qui détermine de manière foncière le sens et le champ de leurs actions. J'étudie aussi les conséquences, aussi bien du point de vue de la perception que de celui de l'action stratégique, de la transformation de l'environnement en territoire hostile, et les effets intersubjectifs et conflictuels qu'implique une telle perception du milieu.

CLANDESTINITÉ, PERCEPTION, MILIEU, STRATÉGIE, FORME DE VIE

Juan Alonso Aldama est maître de conférences en sémiotique à l'Université de Paris où il dirige le Master Expertise en sémiologie et communication, et à Sciences Po-Paris. Il est rédacteur en chef de la revue *Actes Sémiotiques*. Ses travaux sémiotiques explorent principalement les discours sociaux, médiatiques et politiques. Quelques publications: *Il discorso del terrorismo* (Meltemi) ; *Sémiotique, engagement et implication* ; *Forme semiotiche dell'espressione politica* ; *Sémiotique, engagement et implication*.

Pour citer cet article :

Alonso Aldama, Juan, « Vivre aux aguets : les stratégies sémiotiques de la clandestinité », in Zinna, A. (éd. 2021), *Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial*, Collection Actes, Toulouse, Éditions CAMS/O, p. 156-175.

[En ligne] : <<http://mediationsemiotiques.com/alonso>>.

Vivre aux aguets : les stratégies sémiotiques de la clandestinité

Juan ALONSO ALDAMA
(Université de Paris)

1. « En territoire ennemi » : le milieu du clandestin

Dans sa préface au livre de Jakob von Uexküll *Milieu animal et milieu humain*, Dominique Lestel affirme que :

Dans sa version faible, la biosémiotique essaie de comprendre comment les êtres vivants échangent et interprètent des signes. Dans sa version forte, elle cherche à caractériser le vivant comme un système intrinsèquement sémiotique, c'est-à-dire comme un système qui se constitue à travers l'échange et l'interprétation des signes. (Uexküll 2010)¹

Mon propos dans ce travail sera de faire l'étude d'un être vivant particulier et de comprendre de quelle manière son « milieu », pour reprendre la notion de Jakob von Uexküll, dépend et est marqué par sa particularité d'« animal traqué », et donc de saisir les signes qu'il échange avec le monde qui l'entoure et de comprendre ce qui caractérise la structure sémiotique qui le définit. Je vais étudier la figure du « clandestin », en prenant sa définition dans un sens très large. Le but sera d'étudier la spécificité perceptive du monde du clandestin et la manière dont elle est dictée par sa condition de « proie » et donc par les actions qu'un tel statut le pousse à réaliser. Il s'agira donc de faire un peu comme ce que John Keegan, spécialiste de l'histoire militaire, avait fait avec la guerre dans son ouvrage *Anatomie de la bataille*, où il déplaçait le point de vue sur le conflit au niveau de la perception réelle que le combattant a de celle-ci en

montrant que la vision que le soldat a du champ de bataille est très différente de celle de son chef et probablement plus compliquée. Il y montre que pour un soldat la bataille se définit d'abord par un environnement émotionnel – peur, attente, terreur, et autres passions déterminant et modalisant de manière décisive sa perception du monde environnant – et physique terriblement instable. Et, selon John Keegan, le soldat :

[...] même s'il passe la majeure partie du temps d'engagement comme simple spectateur, il peut d'un instant à l'autre n'avoir plus pour horizon et pendant des heures que le trou où il est jeté pour survivre [...]. La bataille, aux yeux du soldat ordinaire, est d'une échelle très réduite... (Keegan 1995: 15)

Ainsi donc, mon propos, en adoptant à peu près la même perspective que John Keegan, sera d'explorer cet espace singulier créé par l'environnement où se développent toutes les formes de la clandestinité.

Les voleurs, les espions, les passagers clandestins, les terroristes, les résistants, les policiers infiltrés et les délinquants, figures diverses de la clandestinité, vivent dans un monde perceptif « aux aguets ». Ces « furtifs », personnages de l'ombre, sont perpétuellement à l'affût de la moindre saillance perceptive qui à tout moment peut devenir sémiotiquement déterminante pour leur survie. Si l'on reprend la distinction entre milieu et environnement de Jakob von Uexküll, on comprend facilement que le milieu du clandestin et de l'infiltré ne coïncide guère avec celui des autres sujets partageant le même environnement car ils attribuent de la signification à des éléments perceptifs qui sont pour les autres complètement dépourvus de signification. Ce que je voudrais donc étudier, avec l'examen de cas historiques et d'autres tirés de la fiction, l'univers sémioperceptif de ces sujets, avec une attention particulière aux dimensions spatiale et temporelle et à leur propre régime énonciatif, biaisé voire « tordu » ou paranoïaque. Le but sera de comprendre la structure et le fonctionnement de la compétence sensible de ce type d'agents, laquelle détermine de manière foncière le sens et le champ de leurs actions : quel est le sens de la lumière pour celui qui vit dans l'ombre ?, comment perçoit l'espace celui qui est obligé de vivre dans un emplacement confiné et restreint qui ne lui donne accès qu'à une minuscule portion de vision impliquant un régime épistémique singulier ?, quelle conception du temps peut avoir celui qui est capable d'attendre pendant des jours l'instant propice pour agir... ?

Par ailleurs, il serait également pertinent de comprendre les conséquences, aussi bien du point de vue de la perception que de celui de l'action stratégique, de la transformation de l'environnement en territoire, et

donc en espace à défendre, avec les effets intersubjectifs et conflictuels qu'implique la perception d'un milieu comme un « champ de mines » et comme un lieu hostile. Le clandestin agit dans un espace où tout événement perceptif est susceptible, pour sa sensibilité et sa production interprétative exacerbées, d'être vu comme un signal d'alarme, et donc comme menace ou comme opportunité d'action, et par conséquent comme signe de l'apparition d'un « client », d'un collaborateur potentiel ou d'une action possible. Conséquence de cette perception particulière du milieu comme espace menaçant, les interactions des sujets clandestins avec les autres sujets ainsi qu'avec les objets du monde environnant seront conditionnées et dépendantes d'un milieu où la méfiance surmodalise chaque événement. Prenons l'exemple suivant :

En revenant vers le Quartier Latin, la forêt vierge de la rue d'Enfer s'étendait entre la rue du Val-de-Grâce et la rue l'Abbé-de-l'Epée. C'était le jardin d'un vieil hôtel abandonné et ruineux où poussaient pêle-mêle platanes, sycomores, marronniers et acacias enlacés. Au milieu, un puits donnait dans les Catacombes. On disait que le lieu était hanté : en réalité, le puits servait aux réunions romantiques des carbonari et de la société secrète Aide-toi, le ciel t'aidera. (Dubech et D'Espezel 1926, cité in Benjamin 1997)

On peut facilement vérifier que le milieu de ces braves *carbonari* et autres conspirateurs romantiques était marqué par des percepts entièrement bornés par leur espace. Pour ce qui concerne les effets produits par la vie dans un milieu dont la lumière est restreinte, la perception que les membres de ces sociétés secrètes agissant dans les catacombes ont de l'espace, du temps et des autres instances énonciatives présentes – observateurs, témoins, etc. – sera déterminée par cette lumière limitée qui définit leur milieu. Comme le signale Jacques Fontanille dans *Sémiotique du visible, des mondes de lumière*, « l'obscurité en redonnant le champ libre à l'ensemble des modes sensoriels, autorise des délais, des détours, des "avant-goûts" et des préfigurations, autant de manières de ralentir la conjonction avec l'objet » (Fontanille 1995 : 186). Le conspirateur se trouve d'une certaine manière dans une attente permanente de *conjonction*, à cause, dans ce cas, d'une absence de lumière. On pourrait même penser que cet état, qui serait en fait un état de *disjonction*, est défini par un mode d'existence « virtualisé », et non seulement à cause de la lumière, car tout clandestin virtualise ce moment où il sera arrêté (tout résistant sait pertinemment qu'un jour ou l'autre il tombera entre les mains de ses ennemis).

Si nous suivons la pensée de Jakob von Uexküll, on pourrait déduire que le clandestin sélectionne certains signes perceptifs et qu'il en néglige

d'autres de son environnement pour construire son milieu, ce qui a comme résultat que son monde ne coïncide pas avec celui des autres citoyens : le milieu du résistant n'aura pas les mêmes contours que celui du sujet non engagé. Si l'espace est défini par les actions, espace actantiel selon la notion de Jakob von Uexküll, que le sujet peut ou doit accomplir, et par la compétence factitive que celui-ci possède, le sujet caché, chassé ou en fuite, repèrera des éléments de son monde qu'il liera à des actions concrètes en lien avec sa forme de vie ou avec ses stratégies. Chaque signe du monde sera donc perçu, voire cherché, et interprété en fonction du programme narratif que celui qui se meut dans la clandestinité peut ou veut accomplir. Pour le résistant ou l'infiltré, les objets, les autres sujets et l'espace sont redéfinis par les actions précises qui leurs sont propres. Pour reprendre l'idée de Jakob von Uexküll, à partir de chaque image-perception, le clandestin élabore une image-action précise : ainsi, un escalier dans la cour arrière deviendra une échappatoire possible, un angle de rue, une incertitude et donc une menace possible, etc.

Par ailleurs, la clandestinité deviendra aussi une expérience du monde, une forme de vie, qui modalisera totalement le sujet conspirateur et son milieu : en entrant en résistance, le sujet caché devient vigilant, ce qui détermine de manière complète sa forme de vie. En fait, il devient « un autre sujet » (Henri Michel dans son livre *Paris Résistant* dit clairement qu'entrer en résistance est entrer dans la peau d'un nouveau personnage, qu'il faut changer complètement de peau), et si le milieu n'existe que pour un sujet concret, celui-ci, en « devenant un autre », se verra évoluer dans un milieu qui sera aussi différent de celui où il évoluait avant d'entrer en clandestinité, même si l'environnement demeure inchangé. Ainsi, le furtif, chaque fois différent, est le maître des rôles thématiques qu'il adopte au gré de ses besoins dans la vie secrète qu'il mène : hier enseignant breton, aujourd'hui boulanger auvergnat, demain directeur d'entreprise lyonnais... Et tout retour à ses rôles et identités d'avant la clandestinité, produira chez lui une expérience difficile, déroutante, voire parfois impossible à vivre :

Un camarade, au retour d'une mission à Londres, me proposa un rendez-vous pour me donner des nouvelles de ma famille qu'il était gentiment allé voir. Suivant une technique habituelle, nous nous sommes croisés semblables à deux promeneurs qui se reconnaissent et s'accostent à l'improviste. Cela se passait quai Branly, quelque part entre la tour Eiffel et le pont de l'Alma. La solitude du lieu communiquait une bonne quiétude, l'ami m'apercevant m'interpella par mon nom ancien : Closon. Je me retournai pour voir à qui il s'adressait. C'était bien à moi. Je me suis senti brutalement déshabillé sur

les bords de la Seine, tout ce vêtement psychologique, longuement tissé, ajusté semaine après semaine à mes nouvelles mesures, tombait à mes pieds. Nous nous trouvions deux, côte à côte, moi l'ancien, moi le nouveau. L'ancien ne me ressemblait plus comme un frère. L'excellent garçon ne saura jamais quel a été mon trouble... (Closos 1974: 158)

2. L'espace de la conspiration

La manière dont le conspirateur modifie son rapport à la ville, et son action, politique ou armée, dépend complètement du milieu où elle a lieu : une fois devenu conspirateur, le sujet aura un rapport à l'espace urbain modifié, dans le repli, avec les conséquences perceptives que cela peut entraîner. Ce nouveau rapport du clandestin avec le monde instaure une petite sémio-physique où la dialectique entre les saillances et les prégnances, selon les termes de René Thom (1989), est définie par la « position » perceptive singulière du sujet « aux aguets ». Les formes du monde qui ont du sens pour le sujet dépendront de sa condition de sujet traqué ou menacé. Or la perceptibilité de ces formes du monde a quelque chose de paradoxale. Le sujet sélectionne et retient des objets, sujets ou percepts considérés comme pertinents, car ils sont significatifs voire essentiels pour lui. Or, selon Robert Marty (1990 : 15), la conception vitaliste de René Thom, ne permet de rendre compte que des situations « exceptionnelles », des saillances perceptives remarquables, de celles qui ne passent pas inaperçues à aucun observateur. Mais notre sujet, l'homme traqué, doit être sensible à, doit saisir, des saillances perceptives, paradoxalement, presque inexistantes, en tout cas pour les observateurs « non avertis ». Il devra se doter d'une nouvelle compétence perceptive qui lui permette de repérer sous le conventionnel l'inhabituel, et sous l'insignifiant, le pertinent. Cette opération sémiotique devra être réalisée à partir d'indices souvent insignifiants, faibles, voire imperceptibles. Le sujet clandestin, à partir de ces phénomènes sémiotiques presque insaisissables, doit faire des choix sémiotiques vitaux dans un milieu hostile, où il vit comme une proie traquée, chassée, d'où il doit à chaque instant être prêt à fuir au moindre signe pour éviter d'être capturé. Le clandestin accomplit un processus de sémiotisation, de constitution du sens, avec ses conséquences pragmatiques de fuite ou repli par exemple, à partir d'un « moment indiciel », d'une perception – c'est le « il y a quelque chose » – sur le plan de l'expression, vers le moment proprement sémiotique d'attribution du sens – par exemple sous forme narrative ou passionnelle – grâce à un moment préalable de stabilisation temporelle, à une certaine

persistance, de ce moment indiciel qui finit par produire une forme (Bordron 2011). C'est à ce processus de constitution du sens que le clandestin doit être en permanence consacré :

Par mesure de précaution, nous convenions que l'organisateur de cette rencontre viendrait nous chercher dans la rue. [...] Personne n'attendait. [...] Je continuai mon chemin [...] Revenant sur mes pas, je flânai devant les boutiques [...] Marchant plus lentement, je passai encore devant la porte, notre homme n'était toujours pas là. Je croyais l'avoir raté, tandis qu'il accompagnait un autre camarade à l'étage du rendez-vous. J'hésitais, prêt à monter, au dernier moment je me suis repris [...] Pris dans ce couloir physique et psychique, la pensée ne me venait pas d'en sortir. Il en faut peu pour bloquer l'imagination. [...] Je me reprochais ma crainte, paralysante, et je ne sais pas ce qu'eût été ma décision finale si [...] je n'avais pas croisé Yves Farge [...] entre les dents il me glissa « je n'y vais pas ». Sa prudence me délivrait de mon angoisse, des reproches que je m'adressais. Bien m'en prit de l'imiter, la Gestapo nous attendait. (Closon 1975: 156)

Cet exemple montre très bien le processus de constitution du sens, avec un premier moment indiciel ou de saillance (l'absence du camarade qui devait attendre devant la porte) et puis un deuxième moment long dont la durée marque justement la difficulté de stabilisation d'une forme qui donne lieu à la longue hésitation du protagoniste de l'histoire, et puis finalement le moment proprement sémiotique avec la phrase du camarade qui réussit à donner un sens au processus². Ainsi donc l'espace et la relation à celui-ci sont modifiés par la position du sujet à cause de sa condition d'homme traqué, d'où l'univers cognitif, sensible et passionnel ressortira profondément transformé. À l'inverse, il doit aussi éviter de produire « une signature » qui dévoilerait son identité clandestine aux yeux de ceux qui le pourchassent³ :

Depuis le sol, il est impossible de déterminer qui ou quoi ils [les drones] sont en train de traquer pendant qu'ils décrivent des cercles au-dessus de votre tête. Le bourdonnement lointain du moteur sonne comme le rappel constant d'une mort imminente [...] Ils nous surveillent en permanence, ils sont toujours au-dessus de nous, et vous ne savez pas quand ils vont frapper. (Chamayou 2013: 67-68)

L'univers cognitif, énonciatif, spatial, temporel et passionnel du sujet-proie est modalisé par son statut et finira par créer une forme de vie, ce qui ne passe pas inaperçu aux yeux des chasseurs de ceux qui pratiquent la vie insurgée, comme on va le voir dans le paragraphe suivant.

3. Les formes de vie en tant que stéréotypes de comportement

L'entrée en clandestinité, en résistance, n'est pas définie uniquement par un type d'actions ou des pratiques ; elle constitue, comme on vient de le voir, une véritable forme de vie qui articule un plan de l'expression (fait de signes, vêtements, actions, habitudes, routines, stratégies) et un plan du contenu (valeurs en jeu, rôles passionnels etc.). Ces formes de vie se manifestent ne serait-ce que par une topologie et une chronologie du monde marquées par un tempo qu'on pourrait appeler *itinérant* et en *fuite*, même si de temps en temps, il arrive qu'il y ait un renversement des rôles, où le prédateur devient la proie et le chassé, chasseur, et que le lieu où le clandestin se sent traqué devienne à un certain moment le piège où il fait tomber son traqueur. Henri Noguères, dans son livre *La vie quotidienne des résistants*, montre très bien l'instabilité des rôles qui parfois caractérise les relations entre le prédateur et la proie :

Vivre avec l'ennemi, c'est vivre sous la menace constante de l'arrestation. Mais c'est aussi contribuer à faire peser sur l'ennemi – et ceci compensait largement cela – que l'on côtoyait et avec lequel il fallait bien vivre, une menace non moins constante. C'est en cela que les résistants – tous les résistants – ont été finalement, en dépit des apparences, plus souvent chasseurs que gibier. (Noguères 1985 : 87)

Ou encore, comme le dit Henri Michel, résistant et historien, dans son ouvrage sur la résistance : « Mais chez ces gens qui vivent et se savent traqués, existe comme un besoin de narguer l'adversaire, de le braver ostensiblement » (Michel 2016 : 204). Par ailleurs, comme le signale Paolo Fabbri dans ses travaux sur le camouflage en citant René Thom : « L'animal en chasse bouge comme une proie hallucinée par sa propre image. Le chasseur devient craintif » (Fabbri 2015).

Les paragraphes précédents soulèvent le curieux paradoxe, sorte de « double contrainte », qui définit la forme de vie clandestine, et cela aussi bien pour ce qui concerne la temporalité que la spatialité qui la caractérisent. Le résistant, pour ce qui concerne la gestion de son temps et de son rythme de vie, doit être d'une régularité et d'une précision d'horloge car tout dérèglement peut nuire à l'action ou au mouvement tout entier : « l'exactitude était absolument nécessaire, car tout retard dégageait un relent de danger, et l'attente ne devait dépasser quelques minutes » (Michel 2016 : 202). En même temps, le résistant, comme tout sujet qui vit sur le qui-vive, doit être en mesure de sauter sur l'occasion, d'improviser, et, en conséquence, d'être prompt à oublier ses routines, régularités et protocoles de contrôle qui doivent régler son temps. Pour ce qui concerne la spatialité, le furtif doit gérer une forme de vie faite d'itinérance et en

même temps d'invisibilité et de planque, disparition et mouvement conjugués, avec le double risque d'être coincé s'il reste caché et de se faire repérer s'il file car tout entraîne des dangers. Comme l'indique Jakob von Uexküll, il y a des milieux où c'est le mouvement, et non la forme, qui est un signe perceptif : de la même manière que le choucas est incapable de voir une sauterelle immobile mais en revanche ne la laisse pas échapper quand elle bondit, l'agent de la Gestapo n'est peut-être pas sensible à la forme du résistant (un citoyen comme un autre) mais certains mouvements et rythmes n'échappent pas à son observation, rythmes qu'il associe évidemment à un comportement soupçonneux, douteux.

Ce même type de lecture « rythmique » d'une forme de vie est réalisé par les opérateurs de l'armée américaine en charge des drones. Ces opérateurs construisent des « patterns », des prototypes, des formes de vie, qui servent comme modèles de prévision de la forme de vie clandestine. Afin de prévoir les actions terroristes, les « pilotes » de drones, au lieu de chercher et de repérer des actions clandestines, reconstruisent, à partir d'une sorte d'analyse rythmique et du tempo de la forme de vie, ce qu'ils considèrent comme des comportements suspicieux. Ils fabriquent pour cela une forme de stéréotypisation – des schémas narratifs ? – des scénarios possibles de l'agir soit disant caractéristique du rôle thématique du clandestin. Les frappes des drones (le plus connu de ces avions sans pilote s'appelle « predator ») n'ont pas pour objectif des cibles identifiées nominales mais ce que les responsables de ces frappes appellent des « signatures », donc des individus dont la forme de vie (les opérateurs parlent de « pattern of life analysis ») correspondent à des comportements typifiés et fondés sur une analyse de leur gestion de l'espace et du temps principalement : « les gens qu'on finit par tuer, dit un officiel, ce sont des gens dont les actes ont rendu évident, au fil du temps, le fait qu'ils représentent une menace »⁴. Ces « patterns » peuvent avoir des formes sémiotiques très différentes : figuratives (les sujets observés portent un objet ou un autre), narratives (ils font une certaine activité non clairement identifiée par les écrans-vidéo des drones), de tempo (une accélération soudaine d'un mouvement soulève des soupçons chez les opérateurs) voire figurale (une certaine discontinuité du parcours dans l'espace peut être interprétée comme une attitude hostile !). Les opérateurs de drones croient dur comme fer aux formes de vie et à la *congruence* de celles-ci. Pour eux, grâce par exemple à une opération d'*expansion*, tel signe ne peut qu'être la *condensation* d'une pratique ou d'une stratégie prédéterminées, car le signe, la pratique et la forme de vie sont, à leurs yeux, cohérentes, isotopiques (Fontanille 2015 : 43).

4. Énonciation, cognition et interaction stratégique

Le clandestin est marqué, aussi bien dans ses rôles thématiques, que dans son faire pragmatique et cognitif, par l'ambiguïté voire par une double nature : agir et se dérober en même temps, donner des signes aux membres de son milieu et éviter à tout prix d'être vu, être à l'abri tout en étant opératif, être dans l'action présente et à chaque instant présentifier ce qui pourrait advenir.

Ce caractère double définit le clandestin comme un sujet cognitif amphibologique, car si son espace cognitif est défini par sa position souvent confinée, sans lumière, terrée parfois, et donc modalisée par une modulation clôturante et réduite, cette même modulation perceptive détermine son mode d'agir qui sera en permanence soumise à une modalisation « préfigurationnelle ». À cause de son espace perceptif très limité ou par le fait qu'il ne le maîtrise pas complètement, il doit préfigurer son action à l'avance mais avec une connaissance partielle de son milieu. En fait, le sujet traqué vit deux parcours cognitifs. Il est défini par un parcours actualisé et par celui du simulacre qu'il projette de ses actions et de ses interactions avec ses chasseurs. Il est celui qui doit à tout instant être l'actant narratif de l'action et l'actant tensif du simulacre. Tout clandestin s'interroge sur ce qui se passera quand il sera arrêté, car pour lui c'est une éventualité probable voire inéluctable après un certain temps :

Depuis mon entrée dans le réseau, j'ai mâché et remâché ce que je ferai quand je serai arrêté. Durant les nuits d'attente, sur les terrains, dans les trains, les gares, j'ai vécu et revécu en imagination tous mes gestes. Car au fond de moi-même j'ai toujours su que je serai arrêtée. (Friang 1971 : 76)

En tant qu'observateur, il est celui qui « doit pouvoir observer » même s'il ne « peut pas observer » et celui qui « ne doit pas être observé/ne doit pas faire savoir » même s'il « peut être observé/peut faire savoir ». Il est défini modalement par « l'accessibilité », car il doit pouvoir observer et agir, avec le risque d'être « exposé », et par « l'inaccessibilité », puisqu'il est obligé d'être protégé et irréparable avec la fâcheuse conséquence de ne pas avoir accès au savoir, à ce qui se passe autour de lui (cf. Fontanille 1989 : 55 et Landowski 1989). Ceci le place logiquement dans une position difficilement tenable et modalement inconfortable car il doit être celui qui voit et sait sans être vu et sans être connu, tout en étant conscient que pour voir ou savoir il doit s'exposer :

Porter des lunettes noires dissimulait les traits, mais en hiver c'était tout juste pour se faire remarquer [...] à bicyclette, il fallait toujours

avoir la tête haute et regarder au loin devant soi, pour avoir le temps de faire demi-tour. Or montrer la tête c'est déjà la risquer. (Michel 2016: 200)

De là naît le paradoxe de ce personnage : il doit rester caché mais il faut qu'il sorte pour savoir s'il peut fuir ou agir, mais en agissant ou en fuyant il prend le risque d'être découvert. Paradoxe irrésoluble : il doit forcément prendre des risques puisque son but ultime n'est pas l'anonymat ou l'invisibilité – parfois la stratégie est même la contraire, c'est-à-dire la publicité – ou de ne pas se faire arrêter mais de réaliser des opérations, car à la différence du cadavre dans le placard de celui qui a réussi à gagner au jeu du cache-cache, l'objectif ultime du clandestin n'est pas la disparition silencieuse mais l'action.

Notes

- 1 En même temps on pourrait renverser le raisonnement à l'instar d'Erwin Goffman – qui par ailleurs s'inspirera de l'éthologie et des travaux de Jakob von Uexküll, à qui il empruntera la notion d'*Umwelt* – penser que nous devrions « étudier la vie sociale des hommes comme des naturalistes, *sub specie æternatis* » (GOFFMAN 1983: 229).
- 2 Un autre exemple de ce même type de processus mais dans un autre contexte (une étude chez les camionneurs britanniques) nous est fourni par Erwin Goffman : « L'incident suivant eu lieu vers trois heures et demie du matin, comme l'heure du changement d'équipe approchait. C'était au retour d'un long trajet, et la route droite et dégagée fut soudain remplacée par des virages, des côtes et des grandes haies. Un homme sortit d'une cabine téléphonique placée au bord de la route, et mon conducteur ralentit considérablement. À la sortie du virage suivant, un camion était arrêté avec un pneu crevé, et il réussit de justesse à l'éviter. "Je me suis dit que ce mec pouvait être un chauffeur qui appelait la dépanneuse, dit-il, et j'ai calculé que son bahut ne devait pas être loin" » (GOFFMAN 1973: 232).
- 3 « Atef Abu Saif "mange" avec le drone, son bourdonnement constant au-dessus de sa tête ne lui laissant pas le loisir d'oublier sa présence mais il pense avec lui aussi. Sa survie, semble-t-il, dépend de sa faculté à se voir lui-même du point de vue de l'opérateur, afin de ne pas produire les signes – thermiques ou comportementaux – qui pourraient le conduire à être identifié comme une cible » (DELAPLACE 2017).
- 4 Déclaration d'un officier américain responsable d'un escadron de drones (CHAMAYOU 2013: 74).

Bibliographie

- BENJAMIN, WALTER
(1997) *Paris, capitale du XIX^e siècle, le livre des passages*, Paris, Éd. du Cerf.
- BORDRON, JEAN-FRANÇOIS
(2011) *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF.

- CHAMAYOU, GRÉGOIRE
(2013) *Théorie du drone*, Paris, La Fabrique.
- CLOSON, FRANCIS-LOUIS
(1974) *Le temps des passions. De Jean Moulin à la libération*, Paris, Presses de la Cité.
- DELAPLACE, GRÉGORY
(2017) « Comment pensent les drones », *L'Homme*, n°222, vol. 2.
- DUBECH, LUCIEN ET D'EZPEZEL, PIERRE
(1926) *Histoire de Paris*, Paris, Payot.
- FABBRI, PAOLO
(2015) « Sémiotique, stratégies, camouflage », *Actes Sémiotiques*, n° 118 ; disponible sur :
<<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5391>>.
- FONTANILLE, JACQUES
(1989) *Les espaces subjectifs : introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.
(1995) *Sémiotique du visible. Des mondes de lumière*, Paris, PUF.
(2015) *Formes de vie*, Liège, Presses universitaires de Liège.
- FRIANG, BRIGITTE
(1971) *Regarde toi qui meures*, Paris, Robert Laffont.
- GOFFMAN, ERWIN
(1973) *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Paris, Minuit.
(1983) « L'ordre de l'interaction », in *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil – Minuit.
- KEEGAN, JOHN
(1995) *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415. Waterloo 1815. La Somme 1916*, Paris, Pocket.
- LANDOWSKI, ERIC
(1989) « Jeux optiques : situations et positions de communication », in *La société réfléchie*, Paris, Seuil.
- MARTY, ROBERT
(1990) *L'Algèbre des signes : Essai de sémiotique scientifique d'après C. S. Peirce*, Amsterdam, John Benjamins.
- MICHEL, HENRI
(2016) *Paris résistant*, Paris, Albin Michel.
- NOGUERES, HENRI
(1985) *La vie quotidienne des résistants de l'armistice à la Libération, 1940-1945*, Paris, Hachette.
- THOM, RENÉ
(1989) *Esquisse d'une sémiophysique : Physique aristotélicienne et théorie des catastrophes*, Paris, InterÉditions.
- UEXKÜLL, JAKOB (VON)
(2010) *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot & Rivages.